

LA BATAILLE DU CATEAU

(26 Août 1914)

(D'après Conan DOYLE, dans le *Strand Magazine*)

Le 26 août 1914, les troupes anglaises concentrées dans la région du *Cateau*, essayèrent par une lutte acharnée, d'enrayer ou, du moins, de retarder la ruée allemande sur Paris.

Trois jours auparavant, à *Mons*, un premier choc formidable les avait obligées à un prompt recul pour éviter l'écrasement total.

Mons, *Le Cateau* ! deux noms fameux dans les Annales de l'Armée britannique durant le premier mois de la guerre, deux batailles héroïques où nos Alliés affrontèrent audacieusement un adversaire de beaucoup supérieur en hommes et en armement. La vague allemande devait infailliblement les disloquer et les submerger; mais, grâce à leur manœuvre méthodique et à leur vaillance, ils surent maintenir une solide liaison entre leurs diverses unités, et si quelques groupes se trouvèrent isolés au milieu de la tourmente, ils luttèrent jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière cartouche, formant des îlots de résistance désespérée autour desquels vint se buter le courant envahisseur.

Mons, *Le Cateau* ! Ce furent deux sanglantes défaites, mais elles auréoleront d'une gloire impérissable ceux qui y ont combattu et qui y sont morts.

Première Partie

LA RETRAITE DE MONS

Le rôle assigné aux Anglais était d'empêcher l'ennemi de nous déborder au Nord. Le maréchal French, dont le quartier général était au Cateau même, avait placé son armée en avant de la frontière belge, de chaque côté de Mons : à droite jusqu'à Bray, le 1^{er} Corps (général Douglas Haig) contre von Bulow ; à gauche jusqu'à Condé, le 2^e Corps (général Smith Dorrien) contre von Kluck ; à l'extrême gauche, la division de cavalerie du général Allenby (*).

Le 23 août, l'attaque de von Kluck contre Smith Dorrien fut extrêmement violente, tandis que von Bulow n'inquiéta guère Douglas Haig : ce dernier poussa même une offensive sur Binche pour détourner de son côté une partie de la masse qui accablait Smith Dorrien. L'intention des Allemands était d'enfoncer brusquement l'aile gauche anglaise pour couper la ligne de retraite à toute l'armée et la forcer à reculer sur Maubeuge où instinctivement elle irait s'abriter derrière les gros canons de la forteresse. En se basant sur les conditions des guerres passées, Maubeuge pouvait être considéré comme une sérieuse défense. Mais la leçon de Metz en 1870 ne fut pas vaine ; French devina le plan de son adversaire : il ne voulut pas que « *l'Armée anglaise encerclée à Maubeuge* » fournît un titre sensationnel aux éditions spéciales des journaux de Berlin ; il envoya l'ordre de se retirer sans retard dans la direction du Sud-Ouest. — Un modeste renfort de troupes fraîches, la 19^e Brigade (général Drummond) avait débarqué à Valenciennes le 23 août ; elle entra immédiatement en contact avec l'ennemi jusqu'à Condé et permit au gros de l'armée de prendre ses dispositions pour la retraite.

Le 24 août, la pression allemande ne fit qu'augmenter : le recul allait devenir un désastre. Pour l'éviter, une partie de la 2^e Brigade de cavalerie De Lisle reçut l'ordre de charger près d'**Audregnies**. L'infanterie ennemie se trouvait à moins de 1500 mètres avec plusieurs batteries de soutien. L'attaque de la cavalerie fut vigoureusement secondée par la batterie *L* de l'artillerie légère. La charge fut exécutée par trois escadrons du 9^e Lanciers (colonel Campbell) appuyés par le 4^e Dragons et le 18^e Hussards. Ils s'élancèrent avec une fougue superbe au milieu d'un feu très violent quoique peu meurtrier. Lorsqu'ils furent à quelques centaines de mètres de l'ennemi ils se trouvèrent en face de fils de fer barbelés qui les obligèrent à se jeter à droite et à se rallier à l'abri du talus de la voie ferrée. Leur menace ainsi que le précieux concours de la batterie du major Slater Booth eurent pour effet de contenir pendant quelque temps l'avance allemande et bien que les cavaliers se trouvassent très dispersés et désorganisés,

(*) Voir la Carte des opérations, pages 10 et 11.

ils réussirent à se reformer sans trop grandes pertes (à peine deux cents tués.)

Le 1^{er} Cheshire fut très éprouvé en voulant défendre le flanc ouest du 2^e Corps. Ce régiment, uni à deux compagnies du 1^{er} Norfolk, occupait une petite crête au nord-est d'Elouges, qu'il essayait de tenir contre le flot débordant des Allemands. Vers 3 heures de l'après-midi, il fut évident que cette petite flanc-garde allait être entièrement coupée; en fait, un ordre de retraite lui avait été envoyé, mais ne lui était pas parvenu. Le colonel Boyer expédia plusieurs estafettes pour annoncer le danger croissant, mais il ne reçut aucune réponse. Finalement, désespéré, il vint lui-même et trouva que l'ennemi tenait la position occupée précédemment par le reste de la 15^e Brigade, dont il faisait partie, laquelle s'était retirée. De plus en plus, les Cheshire enduraient de terribles pertes, et, en réalité, ils étaient enveloppés. Une charge à la baïonnette desserra l'étreinte durant quelques instants, mais, de nouveau, l'ennemi se rapprocha et le groupe des survivants, isolé au milieu d'un corps d'armée adverse, fut contraint de se rendre. Quelques-uns s'échappèrent par petits groupes et partirent rejoindre leurs camarades en retraite. Quand on fit l'appel, il restait 5 officiers et 193 hommes des 27 officiers et 1007 hommes de tous grades qui avaient pris part à l'action.

Près de Dour, le 119^e d'Artillerie, sous les ordres du major Alexandre, lutta jusqu'au bout, ne gardant que trois servants non blessés, par pièce. La batterie avait réduit au silence un groupe allemand et était engagée avec trois autres: seuls restaient avec quelques hommes le major Alexandre et le lieutenant Pollard. Les chevaux avaient été tués, il fallut retirer les pièces à force de bras. Le capitaine Grenfell, du 9^e Lanciers, qui perdait son sang par deux blessures, les sergents Davids et Turner et une cinquantaine d'hommes du même régiment, sauvinrent ces canons sous le feu terrible de l'infanterie allemande qui était très proche.

Pendant toute cette longue et fatigante journée, les batteries et les cavaliers travaillèrent ferme pour couvrir la retraite, tandis que le service de santé s'exposait avec une grande intrépidité, s'attardant derrière les lignes de retraite pour donner les premiers soins aux blessés sous un feu incessant. Ce fut dans cette noble tâche (la plus noble sûrement de toute la guerre) que le capitaine Malcolm Leckie, le capitaine Kempthorne et d'autres braves médecins-majors trouvèrent une fin glorieuse, fidèles aux traditions de leur Corps célèbre.

Maubeuge fut donc laissé à l'est et les troupes épuisées prirent quelques heures de repos près de Bavai, toujours poursuivies par les canons et les fusées éclairantes de leurs ennemis acharnés. A une heure très matinale, le lendemain, les colonnes étaient de nouveau en route vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers le salut. Il importe de remarquer que ce mouvement constituait une manœuvre difficile et compliquée: l'Armée ne marchait pas directement vers l'arrière, mais inclinait légèrement à l'ouest; son flanc gauche était mal préservé et, de plus, les troupes ne pouvaient pas se déplacer aisément à cause de la configuration du pays et du petit nombre des

voies de communication. Cette région, située entre l'Escaut et la Sambre, au lieu d'avoir un relief incliné vers ces deux cours d'eau, est profondément vallonnée par les petits ruisseaux tributaires de l'Escaut : la Rhonelle, l'Ecaillon, la Selle, placés en travers et correspondant chacun à un plissement très prononcé du sol. Le plus grand nombre des routes suit la même direction ; deux seulement, partant de Bavai, traversent le centre dans toute sa longueur : l'une dans la direction de Le Quesnoy, Solesmes, est la plus importante, l'autre est l'étroite chaussée romaine passant par Maretz, Estrées. — La campagne est couverte de pâturages plantés de pommières et entourés de haies vives ou de clôtures en ronces artificielles, obligeant la cavalerie et l'artillerie à suivre les routes déjà encombrées par l'infanterie, le train des équipages et, surtout, la foule des habitants qui s'enfuyaient à pied ou dans de lourds charriots d'une lenteur désespérante. — De Valenciennes, les trois lignes de chemin de fer, Bavai-Maubeuge, Le Quesnoy-Aulnoye, Solesmes-Le Cateau, ajoutent aux autres obstacles celui de leurs talus, fossés, haies et barrières. Enfin et surtout, il y a la forêt de Mormal dont tous les chemins sont dans une direction exclusivement transversale : obligé de la contourner, le 1^{er} Corps de Douglas Haig, devra se séparer du 2^e Corps et ne pourra plus le rejoindre pour la bataille décisive du lendemain.

Le mardi 25 août fut une journée de combats d'arrière-garde un peu partout. L'Armée, épuisée, s'était arrêtée le soir du 24 sur la ligne Maubeuge-Wargnies. Des ordres furent donnés pour que la retraite continuât le jour suivant vers une position déjà en partie préparée, avec Le Cateau pour centre. Toutes les arrière-gardes devaient avoir quitté la ligne ci-dessus mentionnée pour 5 h. 30 du matin. Le plan général était que le point de jonction des deux Corps serait dirigé sur Le Cateau.

La majeure partie de la 4^e Division du 3^e Corps, en réserve à Ligny et Montigny, reçut des ordres urgents le 25 août, à 1 heure du matin, pour avancer vers le nord. Elle marcha toute la nuit sur Briastre et apporta un renfort opportun pour protéger la retraite de la 3^e Division. A son tour, elle prit la direction du sud avec de grandes difficultés pour avancer. Elle traversa Briastre, Viesly, Béthencourt, occupé par les soldats de l'Essex, jusqu'au moment où ils en furent chassés par les obus et entourés par la cavalerie ennemie, Caudry, Ligny et Haucourt. Ces renforts, comparés à la masse des ennemis, ne constituaient que d'insignifiantes poignées d'hommes, mais leur arrivée encouragea les troupes et les soulagea un peu de la pression allemande.

Les faits les plus saillants de la journée se passèrent à Solesmes, Landrecies, Maroilles et, le lendemain, Pont-sur-Sambre.

Solesmes.

Tandis que l'Armée tout entière gagnait la position qui lui avait été choisie pour s'arrêter, on espérait toujours que d'importants renforts français arriveraient du sud. Les routes étaient fort encombrées le 25, car deux Divisions de Territoriaux français les parcou-

raient en même temps que les troupes britanniques. Fatidiquement, la marche était lente et la pression ennemie à l'arrière allait croissant. La cavalerie d'Allenby et l'artillerie couvraient la retraite en se remplaçant mutuellement pour écarter les poursuivants. Finalement, près de Solesmes, le soir du 25, la cavalerie dut se retirer et les Allemands assaillirent la 7^e Brigade (général Mc Cracken) qui les maintint très habilement jusqu'à la tombée de la nuit avec l'aide de la 42^e Brigade d'artillerie et du 30^e Howitzer. Les régiments qui souffrissent le plus furent le 2^r Rifles Irlandais et le South Lancashires. Les Allemands furent considérablement retardés, ce qui permit de débarrasser les routes et de transporter l'artillerie vers d'autres positions. Alors, la 7^e Brigade se remit en marche le plus rapidement possible à travers la campagne ; elle arriva à Caudry après minuit et s'y établit.

Landrecies.

L'intention du maréchal French était que, pour la bataille du lendemain, le 1^{er} Corps occuperait la droite, le 2^e Corps, la gauche du Cateau. La nuit du 25 trouva ce dernier à son poste, tandis que le 1^{er} Corps n'était encore qu'à Landrecies, à 8 milles au nord-est, avec une brigade de cavalerie qui s'efforçait d'assurer la communication entre les deux troupes. Il est absolument certain, pour ce qui concerne un chef aussi ardent que Douglas Haig, qu'il n'y eut pas de sa faute s'il ne fut pas aux côtés de Smith Dorrien pour le jour de la bataille. On peut seulement dire que le retard éprouvé par le 1^{er} Corps empêcha le combat suivant d'être un événement où l'Armée britannique aurait mis à l'épreuve l'ardeur des hordes envahissantes de von Kluck.

En s'éloignant de Bavai, Douglas Haig se trouva séparé de Smith Dorrien par la forêt de Mormal. La chaleur était extrême : avec leurs lourds sacs, les hommes étaient totalement à bout de forces, beaucoup pouvaient à peine marcher et chancelaient. Sur le soir, ils atteignirent Landrecies (4^e Brigade), Maroilles (6^e Brigade) et Pont-sur-Sambre (5^e Brigade).

C'était le général Scott Kerr qui commandait, à Landrecies, la 4^e Brigade composée de Grenadiers, Coldstream et Irlandais de la Garde. Ce jour-là, ils avaient vu peu d'ennemis et ils ne pensaient pas que la forêt, voisine de la ville, pût abriter de l'infanterie allemande qui se pressait d'avancer contre eux. L'adversaire disposait d'une multitude de camions automobiles pour le transport rapide de l'infanterie, ce qui constituait un moyen nouveau de stratégie, spécialement pour la marche en avant ; ce fut là une des désagréables surprises de l'Armée britannique durant cette guerre. Il est évident qu'une organisation de ce genre permet de lancer des avant-gardes fraîches à la poursuite d'arrière-gardes fatiguées et en déroute.

Les troupes anglaises, à Landrecies, occupèrent les casernes de cavalerie qui étaient vides et se disposèrent à prendre un repos bien mérité, mais elles y étaient à peine établies que l'alarme fut donnée : les Allemands entraient en ville. On était juste à la tombée de la

nuit lorsqu'une colonne déboucha de la forêt et s'avança vivement sur la route à peine éclairée par quelques reverberes. Un fort piquet du 3^e Coldstream, sous les ordres du capitaine Monck, donna l'alarme. Les premiers Allemands qui apparurent crièrent qu'ils étaient des Français et ils purent s'avancer assez près pour attaquer l'officier du poste et s'emparer d'une mitrailleuse avant que le piquet n'eût ouvert le feu.

Sans doute que les Allemands eurent l'impression d'agir contre des fuyards démoralisés, mais s'ils le crurent, ils ne tardèrent pas à revenir violemment de leur erreur. Le groupe avancé qui essaya d'enlever la mitrailleuse fut totalement abattu; leurs camarades qui donnaient l'assaut reçurent une décharge rapide et meurtrière et furent refoulés dans l'obscurité de la forêt. Ils amenèrent plusieurs canons et lancèrent des schrapnells à cinq cents mètres, mais l'infanterie britannique se coucha ou s'abrita dans l'embrasure des portes, tandis que la 9^e Batterie arrivait de sa position derrière la ville. En ce moment, croyant que la route avait été nettoyée, il y eut une nouvelle sortie de masses sombres hors du bois et elles affluèrent à l'entrée de la rue. Les Gardes avaient installé deux mitrailleuses, et leurs rafales, accompagnées de salves de mousqueterie, décimèrent les assaillants. Quelques-uns d'entre eux essayèrent de lancer des grenades, ce fut sans aucun résultat.

De temps en temps, de nouveaux contingents survenaient, plutôt pour fatiguer les troupes que pour conquérir la ville. Un incendie fut allumé à la première maison de la route, mais les flammes furent éteintes par le caporal Wyatt, du 3^e Coldstream. Après minuit, les Irlandais prirent la place des Coldstream et, de grand matin, la Brigade, fatiguée mais victorieuse, se replia sans être inquiétée. Les pertes s'élèverent à 150 hommes : lord Hawarden, Windsor Clive, des Coldstream, le lieutenant Vereker, des Grenadiers, furent tués, quatre autres officiers blessés. Les Allemands, dans leur attaque en masses compactes, furent maltraités davantage.

Maroilles.

Au même moment où la 4^e Brigade était attaquée à Landrecies, à quatre milles plus à l'est une offensive ennemie sortait de la forêt pour s'emparer de Maroilles. Une troupe du 15^e Hussards qui gardait le pont sur la Sambre non loin de là fut chassée, et deux contre-attaques du 1^{er} Berkshires échouèrent : on ne pouvait accéder à cet endroit que par un chemin étroit bordé de marécages, d'où impossibilité pour l'infanterie de se déployer. Le 1^{er} Rifles reçut l'ordre de soutenir les Berkshires, mais la nuit était venue et il n'y avait plus rien à faire. Les pertes de cette escarmouche s'élèverent à 144 tués, blessés ou disparus.

Les blessés de Landrecies et de Maroilles durent être abandonnés avec une partie du personnel médical. A cette époque de la guerre, les Anglais ne connaissaient pas encore les procédés des Allemands et souvent ils commirent l'erreur de leur laisser des médecins et infirmiers : ceux-ci subirent de cruels traitements tant des autorités

militaires du front que de la populace en Allemagne. Cinq d'entre eux, les capitaines Edmunds et Hamilton, le lieutenant Danks, les docteurs Austin et Elliot, qui furent échangés en janvier 1915, déposèrent qu'on les avait laissés longtemps sans aucune nourriture. Il est juste de dire que dans la suite le traitement des prisonniers, bien que souvent très dur, ne fut plus inhumain.

Pont-sur-Sambre.

Un revers de minime importance, minime en comparaison d'une telle guerre mais sérieux considéré en lui-même, éprouva une unité du 1^{er} Corps d'Armée le matin du jour qui suivit l'engagement de Landrecies. Le 26 août, de très bonne heure, une vive action eut lieu près de Pont-sur-Sambre : le 2^e Connnaughts, de la 5^e Brigade, perdit six officiers dont le colonel Abercrombie qui fut fait prisonnier, et deux cent quatre-vingts hommes. Ce régiment fut assailli par une rapide offensive de l'ennemi dans un pays sillonné de haies épaisses qui empêchèrent toute manœuvre d'ensemble entre les diverses compagnies, de même il fut impossible de notifier le danger au reste de la Brigade. Grâce à sa fermeté et à sa décision, le bataillon se dégagéea de cette position très dangereuse, mais ce fut au prix que l'on sait. Ici encore l'ennemi utilisa de nombreux transports automobiles, ce qui explique la soudaineté et la violence de ses attaques sur les arrière-gardes anglaises.

Nous voici maintenant à la date du 26 août, jour où les troupes épuisées allèrent jusqu'à la dernière limite des forces humaines. C'est alors que Von Kluck envoya la triomphante dépêche où il déclarait l'armée anglaise entourée, dépêche qui fit palpiter Berlin tout pavoisé de drapeaux. Ce jour-là, le 1^{er} Corps ne fut pas inquiété dans sa marche sur la grand'route de Landrecies à Guise. A l'ouest, le pays était boisé et derrière le rideau d'arbres on entendait le grondement d'une terrible canonnade : on apprit qu'une grande bataille s'y livrait. C'étaient les 3^e et 5^e Divisions de Smith Dorrien, et la 4^e Division du 3^e Corps qui subissaient le choc de l'attaque allemande. En un mot, un Corps et demi de troupes anglaises avec 225 canons étaient assaillis par certainement quatre ou probablement cinq Corps allemands avec 600 canons. Il n'est pas étonnant que la nouvelle prématurée d'un grand triomphe allemand ait été envoyée ce matin-là pour ajouter une unité de plus à ce flot de bonnes nouvelles qui, du 21 août à la fin du mois, fut déversé sur le peuple allemand. Un mirage étincelant s'offrait devant eux : les lignes françaises avaient été rejetées des frontières, les Anglais battaient pleinement en retraite et en ce moment ils étaient en face d'un désastre complet. Derrière ces lignes détruites restait pourtant un précieux capital, la tête et le cœur de la France. Dieu ne mesure pas nécessairement ses faveurs suivant la puissance des bataillons ; ce n'était pas encore la fin.

II^e Partie

LA BATAILLE DU CATEAU

Les premières colonnes anglaises en retraite atteignirent Le Cateau dans la journée du 25 août, vers trois heures de l'après-midi, mais les arrière-gardes combattirent longtemps encore dans la nuit et finalement arrivèrent dans un état de complet épuisement.

Sir John French avait mûrement réfléchi sur la nécessité d'un arrêt au Cateau, il était convaincu que si son Armée n'y recevait pas de renforts la situation serait désespérée. Il était parti avec son Etat-Major le soir du 25 pour Saint-Quentin, en laissant l'ordre que la retraite devait être continuée plus loin, le lendemain de très bonne heure. Smith Dorrien restait donc seul chef immédiat des troupes britanniques : il consacra l'après-midi et la soirée à parcourir la position, mais ce ne fut pas avant deux heures du matin, le 26, qu'il put déterminer l'emplacement de toutes ses unités dispersées et fatiguées.

Sur ces entrefaites, le général Allenby fit savoir que sa cavalerie avait été fractionnée : deux brigades et demie à Catillon, 6 milles à l'est du Cateau ; une brigade et demie près de Ligny, 4 milles à l'ouest de la ville.

Les soldats de Smith Dorrien avaient dû, à Mons, faire face aux attaques les plus violentes ; ensuite ils n'avaient pas cessé de se battre tout en accomplissant un trajet de 50 kilomètres en deux jours. Quand une pareille épreuve dure trop longtemps, l'armée la meilleure devient vite un troupeau désordonné. Smith Dorrien jugea que ses effectifs étaient en danger de perdre leur moral s'ils continuaient à reculer devant la poursuite d'un ennemi invincible. Dans cette intention il télégraphia d'urgentes indications au Commandant en chef pour lui montrer que le seul espoir de briser la dangereuse offensive allemande était de l'ébranler par un coup violent. Sir John approuva ce projet à la condition que la retraite serait continuée aussi vite que possible.

La tâche assumée comportait les plus terribles responsabilités, la situation était critique ; mais le chef de l'Armée déploya une activité incessante et de remarquables qualités d'organisation. La bataille du Cateau fut son œuvre, et l'Histoire, en l'enregistrant, y joindra le nom glorieux du général Smith Dorrien.

L'armée qui lutta le 26 août comprenait les troupes suivantes :

2^e CORPS. — 3^e Division (général Hamilton).

7^e Brigade (général Mc Cracken).

8^e Brigade (général Beauchamp-Doran).

9^e Brigade (général Shaw).

5^e Division (général Ferguson).

13^e Brigade (général Cuthbert).

14^e Brigade (général Rolt).

15^e Brigade (général Gleichen).

19^e BRIGADE INDÉPENDANTE (général Drummond).

3^e CORPS (général Pultney).

4^e Division (général Snow).

10^e Brigade (général Haldane).

11^e Brigade (général Hunter Weston).

12^e Brigade (général Wilson).

Artillerie (général Milne).

CAVALERIE ANGLAISE (général Allenby).

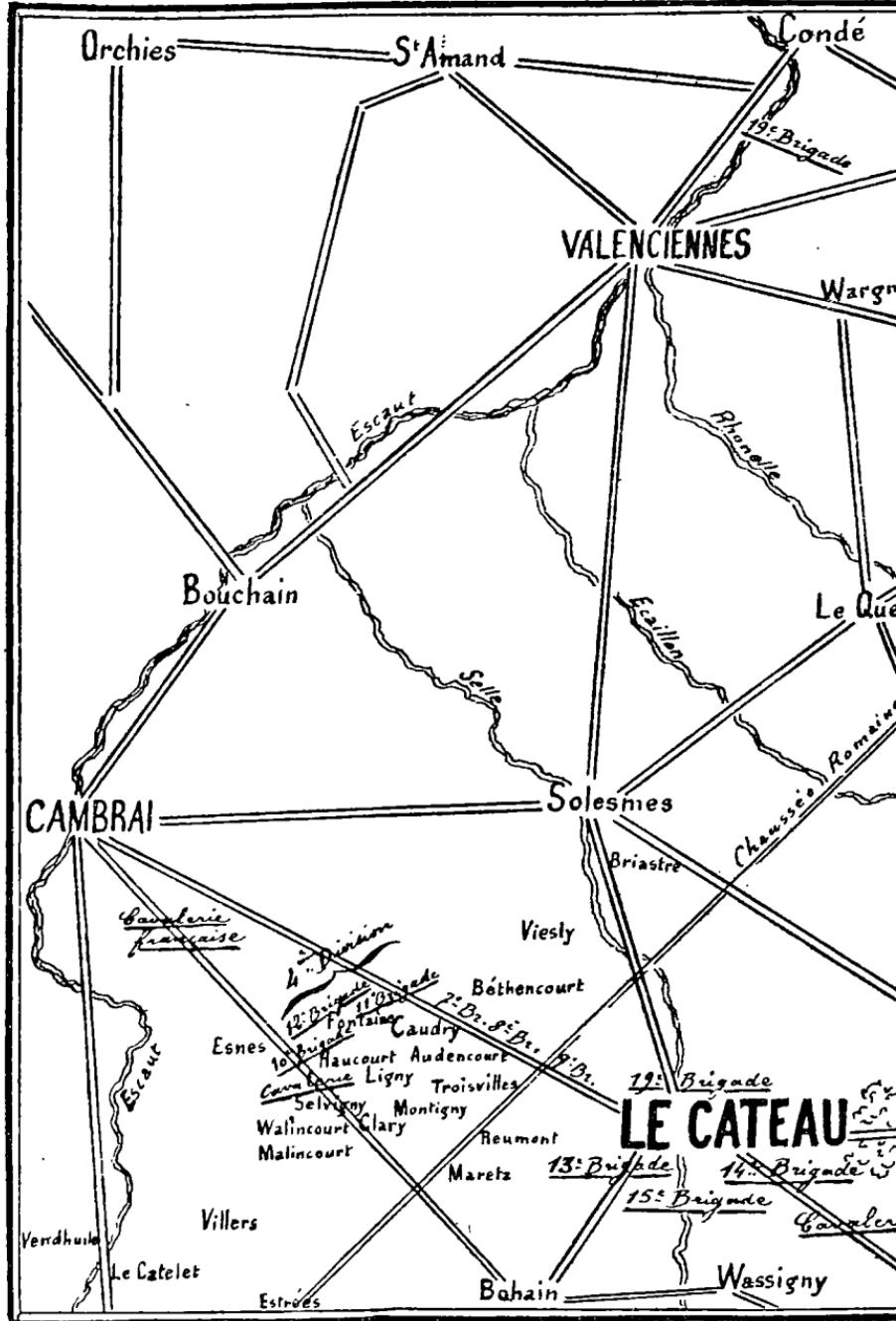
CAVALERIE FRANÇAISE (général Sordet).

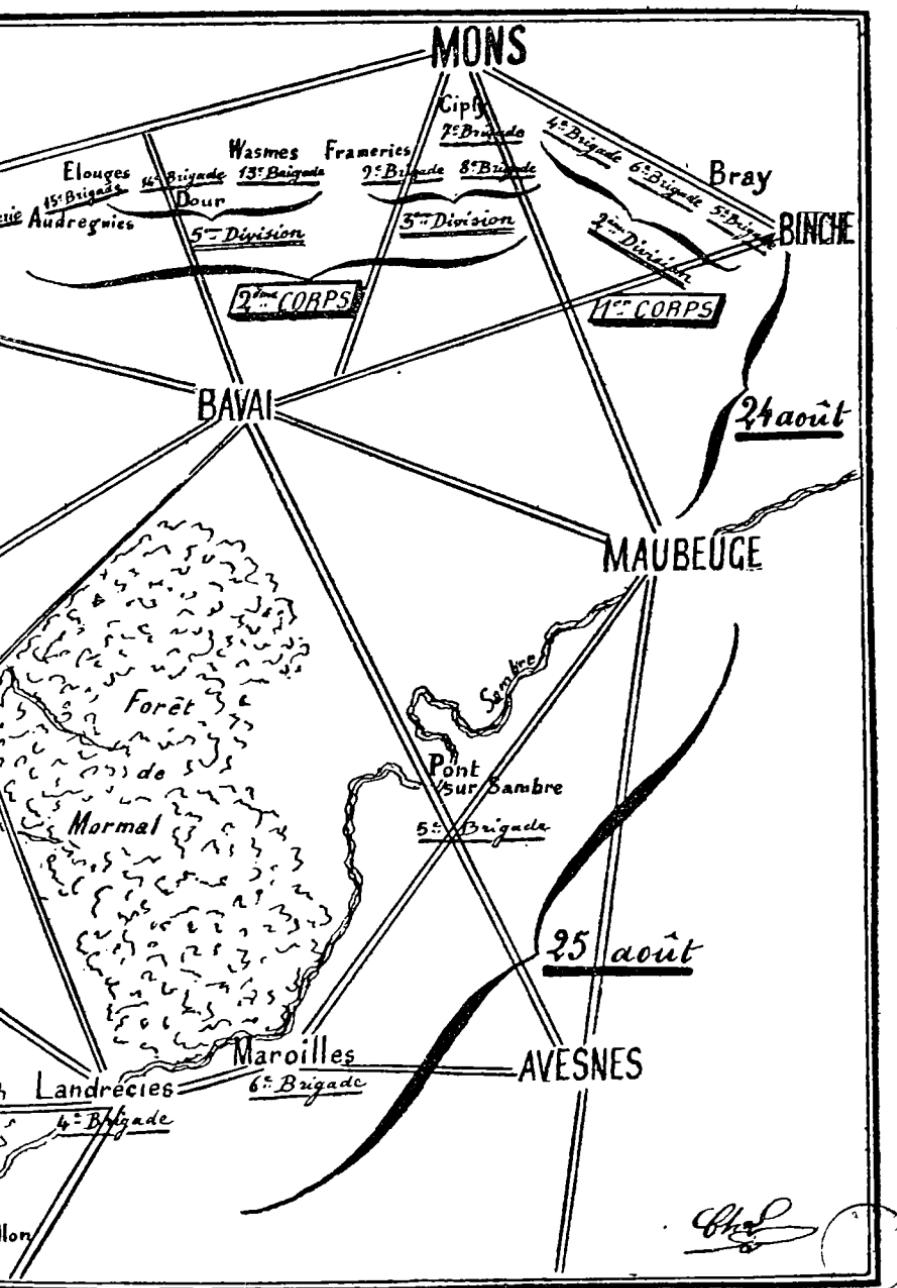
L'infanterie épuisée, qui avait marché durant une semaine et s'était battue pendant trois jours et la majeure partie de trois nuits, se coucha sur place du mieux qu'elle put, une partie au nord-est du Cateau, une autre en ville, le reste dans des tranchées à peine ébauchées qui avaient été creusées hâtivement par les civils.

De grand matin les troupes prirent leurs positions. A droite de la ville la 5^e Division ainsi répartie : la 14^e Brigade à l'extrême droite, la 13^e à sa gauche et la 15^e en réserve. — Les Brigades de cavalerie de Catillon patrouillaient pour garder le flanc Est et maintenir la jonction avec le 1^{er} Corps de Douglas Haig. — A l'ouest de la 5^e Division se tenait la 3^e dans des tranchées qui protégeaient Troisvilles (9^e Brigade), Audencourt (8^e Brigade) et Caudry (7^e Brigade). — Derrière Caudry, une Brigade et demie de cavalerie était en réserve pour renforcer l'aile gauche. — A partir de Caudry le front déviait pour faire face à un mouvement de flanc et s'étendait jusque Haucourt : cette partie était occupée par la 4^e Division dont la 11^e Brigade était à Fontaine, la 12^e au nord d'Haucourt et la 10^e en réserve. — La cavalerie française de Sordet, venue de Cambrai, était postée à l'extrême gauche. — La 19^e Brigade s'était jointe à la 5^e Division au Cateau même.

Le bruit courait que des forces françaises arrivaient du sud, ce qui rendit du cœur aux hommes fatigués ; mais, naturellement, avant tout ils ne pouvaient compter que sur leur propre courage. Leur nombre, en supposant les effectifs complets, était d'environ 70.000 hommes ; leurs adversaires comptaient au moins quatre Corps d'armée avec deux Divisions de cavalerie, c'est-à-dire 170.000 hommes, et en plus une très puissante artillerie : des rapports complémentaires ont établi que les canons de cinq Corps d'armée avaient été rassemblés pour la bataille.

La Bataille du CATEAU, 26 août 1914.





LA 5^e DIVISION.

Ce fut la 5^e Division, sur le côté droit du front, qui éprouva tout d'abord le plein effet du terrible bombardement qui, vers sept heures, devint général sur toute la position, mais qui fut toujours plus intense sur la droite.

Nous savons que la 14^e Brigade occupait l'extrême droite du front, ceci demande quelques explications. Cette Brigade comprenait les régiments suivants : le 1^{er} East Surrey, le 2^e Suffolk, le 2^e Manchester et le 1^{er} Cornwalls. De ces quatre régiments, la moitié de l'East Surrey avait été détachée pour servir d'escorte, et l'autre moitié avec tout le Cornwalls, sous les ordres du colonel Longley, bivouaquait du côté nord, « chemin de Montay, » la nuit du 25. Le 26, de grand matin, l'avant-garde ennemie ayant pénétré dans Le Cateau, ce détachement se trouva isolé et essuya des coups de feu tandis qu'il se rassemblait dans les rues de la ville; néanmoins il se retira en bon ordre et prit position au sud-est, « faubourg de Landrecies, » où il se battit quelque temps pour sa propre sécurité, car il était complètement séparé du reste de l'Armée, qu'il pouvait entendre et non voir. Finalement, la 1^{re} Division de cavalerie, revenue de Catillon pour rejoindre l'Armée, recueillit ces troupes en route, de sorte qu'elles purent aller rejoindre leurs camarades. Elles étaient en dehors du combat principal, cependant elles firent de la bonne besogne car elles protégèrent la retraite. Toute la section des télégraphistes de la 14^e Brigade était également là, ce qui embarrassa beaucoup la Brigade durant la bataille.

La 19^e Brigade avait également bivouqué au Cateau et était presque coupée, comme les deux régiments de la 14^e, par l'arrivée subite de l'ennemi. Cependant il lui avait été possible de sortir de la ville sans être complètement séparée du reste de l'Armée, et elle prit position à droite et en arrière de l'infanterie, d'où elle envoya du secours là où le besoin s'en faisait sentir. Elle remplit ainsi le rôle de réserve jusqu'à ce que, vers midi, sa présence devint d'une absolue nécessité pour la 5^e Division. Le 2^e Argyll et le Sutherlands étaient en première ligne de cette Brigade avec le 1^{er} Middlesex comme soutien, tandis que les deux autres régiments (le 2^e Welsh et le 1^{er} Cameron), avec une batterie d'artillerie, avaient été pris comme réserve par le commandant de la formation. Aucune tranchée n'avait été préparée à cet endroit, et les pertes des deux régiments de l'avant par les obus furent très lourdes dès le début. Le 2^e Argyll et le Sutherlands, qui avaient déjà perdu beaucoup d'hommes par le bombardement, s'avancèrent avec l'espoir chevaleresque de diminuer la pression ennemie. Ces régiments partirent à l'attaque comme pour la parade, malgré que les pertes fussent nombreuses; finalement ils atteignirent les survivants de la 14^e Brigade, mais leur vaillant effort, au lieu de détourner la catastrophe imminente, les enveloppa en partie dans le même sort. Ils ne purent rien faire contre le feu convergent et bien dirigé de l'artillerie ennemie, et lorsqu'ils se retirèrent, une fraction des com-

pagnies *B* et *C* fut isolée et prise. Le reste de ces régiments, avec le 1^{er} Middlesex et deux compagnies du Royal Scott de la 9^e Brigade, formèrent une ligne de couverture sur un côté de l'arrière et maintinrent longtemps l'avance allemande. Cette ligne ne se retira pas avant cinq heures de l'après-midi, lorsqu'elle fut presque enveloppée. Le général Drummond, commandant la 19^e Brigade, fut blessé dans le cours de l'action, et le commandement fut pris ensuite par le colonel Ward, du 1^{er} Middlesex.

La retraite ou la destruction de la 14^e Brigade exposait le flanc de la 13^e à un meurtrier feu d'enfilade, lequel s'abattit surtout sur le 2^e Yorkshire Light. Cette dernière Brigade s'était défendue avec succès pendant six heures contre de nombreuses attaques de front, mais en ce moment le feu de flanc l'atteignit d'un bout à l'autre et détruisit les hommes du Yorkshire qui étaient les plus exposés. Eux et le 2^e Scottish Borderers subirent la grande masse des pertes. Des deux Compagnies du Yorkshire Light qui tinrent la première ligne, celle de droite eut seulement quinze hommes sains et saufs avec lesquels le major Yate essaya une charge finale (il fut décoré de la Croix de Victoria) tandis que la Compagnie voisine, sous le major Trévor, n'eut plus que 41 survivants. Le Yorkshire et le Borderers perdirent leurs colonels.

A un mille à l'ouest du Cateau, le croisement de la route nationale et de la chaussée romaine « Premier Pont » formait un saillant dangereux qui fut une cause d'infériorité. La 15^e Brigade et la 59^e Compagnie du Royal Engineer multipliaient leurs efforts pour aménager des tranchées. Les Allemands s'avançaient de plusieurs côtés, et la grêle meurtrière des projectiles arrivait de flanc comme de front avec les décharges des fusils et des mitrailleuses. Le 2^e Suffolks et le 2^e Manchesters, restes de la 14^e Brigade, souffrirent le plus. Les canons de la 28^e Brigade d'artillerie qui les soutenaient furent entièrement écrasés par la pluie dévastatrice des obus ; la 108^e batterie lourde, à quelque distance derrière la ligne, continua un feu efficace qui retint au loin l'offensive allemande. Pourtant la pression était extrême et croissait considérablement d'heure en heure jusqu'à ce qu'elle devint presque intolérable. Elle se fit sentir particulièrement sur le 2^e Suffolks, qui tint ses tranchées peu profondes avec une splendide endurance ; le colonel Brett fut tué, le major Doughty, blessé en trois endroits, les capitaines Orford et Cutbill avec huit lieutenants restèrent sur le terrain. Finalement, lorsque la position de la Brigade devint intenable et que l'ordre fut donné de battre en retraite, les braves Suffolks restèrent à leur emplacement dans l'intention de sauver les canons hors de service ; ils furent tous tués, blessés ou prisonniers, à l'exception de 250 hommes environ, et leurs voisins, les 2^e Manchesters, perdirent 14 officiers et 350 de leurs hommes. En cet endroit le front britannique était complètement détruit.

LA 3^e DIVISION.

Tandis que la bataille prenait mauvaise tournure à droite, la 3^e Division au centre et la 4^e à gauche devaient tenir leurs propres positions contre des attaques répétées. Les 8^e et 9^e Brigades repoussèrent l'infanterie allemande par les feux croisés de leurs fusils, et ils supportèrent du mieux qu'ils purent le bombardement formidable quoique beaucoup moins meurtrier que celui auquel la 5^e division avait été exposée.

Caudry.

Concernant la 7^e Brigade, Caudry, qui était protégé par elle, formait un saillant depuis que la 4^e Division à gauche s'était placée en retrait. L'attaque sur cette Brigade dès le point du jour fut très sévère en avant, mais les assaillants ne purent jamais pénétrer dans la ligne ni prendre Caudry. Ils attaquèrent sur les deux flancs, à une petite portée de fusil, infligeant et aussi subissant de lourdes pertes. En cet endroit du champ de bataille les canons anglais remplirent leur rôle plus facilement contre les Allemands : la proportion des nombres était plus égale que sur la droite du front.

Audencourt.

Dans les formations très étendues des batailles modernes, il est difficile de s'assurer de la transmission des ordres. C'est ce qui causa la perte d'un corps de troupes comprenant une grande partie du 1^{er} Gordons. Ce régiment, le soir du 25, bivouqua à Audencourt, juste au sud de la grand'route Cambrai-Le Cateau, et le matin du 26 il organisa la défense d'une ligne de tranchées en avant de ce village. A partir de 9 heures, les Gordons résistèrent à une attaque allemande persistante ; vers 3 h. 1/2, l'ordre fut donné de se retirer. Cet ordre n'arriva qu'à une seule compagnie qui agit en conséquence, mais le messager fut blessé en route et ne put atteindre le quartier général du bataillon. Le reste de ce bataillon ne se retira donc pas avec l'Armée, mais il continua de tenir ses tranchées jusque longtemps après la tombée de la nuit, tandis que l'ennemi en grandes forces avait opéré sur ses deux flancs. Vers minuit, le colonel Neist s'aperçut que son effectif était séparé de l'Armée et qu'il était entouré de tous côtés par l'avance allemande ; le bataillon avait résisté pendant quatorze heures et auparavant il avait dû fournir des efforts suprêmes depuis Mons durant plusieurs jours consécutifs. Une tentative désespérée eut lieu pour se frayer un passage ; les blessés très nombreux furent laissés dans les tranchées ; les équipages, les mitrailleuses et les chevaux avaient déjà été détruits par le feu incessant de l'artillerie. Le reste du régiment se dirigea vers le sud et réussit à franchir plusieurs miles de terrain, mais il se vit encerclé sans espoir dans l'armée de Von Kluck et forcé de se rendre. Plus d'un millier de

tués, blessés et disparus fut le bilan de cet épisode désastreux. Parmi les officiers prisonniers se trouvèrent le colonel Neish et le lieutenant-colonel Gordon. Tous les hommes indistinctement firent montre d'une discipline et d'un courage exemplaires, mais ils furent victimes de la perte d'une dépêche et de la difficulté à maintenir le contact entre les différentes unités disséminées sur une grande étendue. Un détachement du Royal Irish et une poignée d'hommes du Royal Scots partagèrent le malheureux sort des Gordons. Ce sera une consolation pour les survivants de ce fameux corps de savoir que leur résistance dans les tranchées pendant un si long temps facilita la retraite du reste de la 3^e Division. Le major Leslie Butler de la 8^e Brigade, qui avait courageusement tenté de rejoindre les Gordons pour les avertir du danger de leur situation, se trouva entouré au milieu des Allemands, et ce ne fut que six jours plus tard qu'il réussit à rejoindre les troupes anglaises.

LA 4^e DIVISION.

Tandis que le flanc droit s'émettait sous la terrifiante concentration des canons allemands et que le centre se maintenait résolument, plus loin, à l'ouest, le 2^e Corps d'armée de von Kluck attaquait violemment la 4^e Division qui avait reculé pour protéger le flanc gauche de l'Armée et couvrir la route de Cambrai à Esnes. La 11^e Brigade était à droite, au sud de Fontaine, avec la 12^e sur sa gauche et la 10^e en réserve, à Haucourt. Comme l'attaque allemande venait de gauche ou du flanc ouest, la 12^e Brigade reçut le premier choc. L'artillerie de la Division n'était pas encore arrivée : le 1^r Royal Lancasters, disséminé dans un champ de betteraves, subit pendant quelque temps un feu intense qui lui causa beaucoup de pertes, dont le colonel Dykès. Il n'y avait pas de cavalerie en éclaireurs sur le front de l'infanterie, de sorte que les travailleurs aux tranchées et les postes avancés furent exterminés par une décharge subite de mitrailleuses ; quelques détachements de couverture des Lancasters et du 2^e Lancashire ne furent plus jamais revus.

Selvigny.

Vers 7 heures, les canons anglais survinrent : la 15^e Brigade d'artillerie à gauche, la 39^e au centre, la 32^e à droite, et les grosses pièces du 37^e Howitzer derrière le centre droit sur une élévation de terrain près de Selvigny. Dès ce moment, ils vinrent en aide à l'infanterie qui était en train de se sacrifier totalement. L'avance de l'infanterie allemande commença bientôt après par des vagues successives qui, toutes, furent brisées. Une compagnie du 2^e Essex, avec le capitaine Vandeleur, postée sur la gauche anglaise, avait un bon abri et un champ de tir bien dégagé : elle infligea de très lourdes pertes aux Allemands jusqu'à ce qu'elle fut accablée, son chef était tué. Le 2^e Lancashire, qui occupait une ligne avancée, fut aussi violemment attaqué et perdit sa position durant quelque temps. Vers 10 heures,

la pression devint si violente que la résistance fut anéantie : deux régiments perdirent leurs mitrailleuses, mais, un nouveau front fut formé sur la route d'Haucourt à Esnes ; la retraite fut soigneusement assurée par le colonel Anley, de l'Essex, et le colonel Griffin, du Lancashire. Deux régiments de la 10^e Brigade, l'Irish et le Seaforths, se terrèrent sur la hauteur au nord de Selvigny et repoussèrent toutes les attaques, mais deux autres, le Dublin et le Warwicks, se trouvèrent enveloppés avec la 12^e Brigade et ne purent être retrouvés. Les télégraphistes n'étaient pas encore arrivés, de sorte que le général Snow eut les plus grandes difficultés pour assurer les communications avec ses Brigadiers : les ordres furent transmis par les officiers de l'Etat-Major. A 2 heures, comme il se faisait une accalmie dans l'avance allemande, Wilson déclancha une courageuse contre-attaque avec le 1^{er} Warwicks en avant ; il reprit beaucoup de blessés, mais finalement, il fut repoussé sur son ancienne position par un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses.

Les Carrières de Ligny.

Durant la nuit du 26, la 11^e Brigade joua un rôle essentiel dans la bataille. Elle défendait une position appelée « les Carrières » ou « le Chauffour » à l'est de Fontaine et au nord de Ligny. Ce fut une besogne décourageante : les Anglais en furent chassés quatre fois et ils revinrent quatre fois à leur poste ingrat au milieu d'une grêle d'obus et de balles. Des groupes du 1^{er} Sommersets et du 1^{er} East Lancashires tinrent les Carrières avec le soutien du 1^{er} Hants et du 1^{er} Rifle ; finalement tous furent mêlés dans la lutte. Le major Rickman, de ce dernier régiment, se distingua supérieurement pour organiser la défense, mais il fut sérieusement blessé et dut être abandonné lors de la retraite qui suivit. — La canonnade était incessante, la fusillade très meurrière sur les deux flancs : malgré cela, la position fut maintenue pendant six heures jusqu'à ce que la retraite du front durant l'après-midi la rendit intenable, l'ennemi pouvait survenir par derrière. Alors la Brigade se retira sur Ligny sous un violent feu de schrapnells : le mouvement se fit rapidement et en bon ordre. Les Allemands attaquèrent au même moment le village à l'est et au nord-est : s'ils avaient pu s'en emparer, ils auraient occupé le flanc de la ligne de retraite des Anglais. A deux reprises ils furent repoussés par le feu de l'infanterie avec de très fortes pertes chaque fois. Vers cinq heures, comme l'Armée était en pleine retraite, la Brigade reçut l'ordre d'abandonner Ligny et de se diriger sur Malincourt : les soldats s'éloignèrent par petits groupes de quatre et ainsi ils échappèrent davantage aux atteintes des schrapnells. La perte de 30 officiers et 1115 hommes en un seul jour de combat montra combien avait été ardue la tâche de la 11^e Brigade ; la 12^e avait également perdu environ un millier d'hommes. Beaucoup de canons avaient été retirés à court de munitions ; un témoin raconte qu'il a vu des artilleurs anglais sous un feu violent assis en groupes attristés autour de leurs pièces : les obus leur manquaient pour les charger, le cœur leur manquait de même pour les abandonner.

Haucourt.

Il était environ 4 heures quand fut donné l'ordre de battre en retraite. La 12^e Brigade put s'éloigner sans trop grandes difficultés dans la direction de Walincourt, Villers, Vendhuile, où elle arriva vers 9 h. 30. Un régiment de la 12^e, le 2^e Royal Lancasters, augmenté de 300 Warwicks de la 10^e Brigade et de quelques détachements d'autres régiments furent, par suite de malchance, isolés dans le village de Haucourt sans avoir reçu d'ordres précis, et ils tinrent bon jusqu'à 10 heures du soir : en ce moment la localité était presque entourée. De la façon la plus surprenante ils engagèrent la lutte pour sortir et ils réussirent : un détachement avec le major Poole des Warwicks rejoignit l'Armée le lendemain ; un autre qui comptait une soixantaine d'hommes du Royal Lancasters, avec le major Parker, fut encerclé dans une grange et résista jusqu'au moment où les Allemands tirèrent dans la porte avec un canon de campagne. Au lieu de se rendre, ils tentèrent une sortie désespérée à la baïonnette et chargèrent en descendant la rue remplie d'infanterie allemande ; c'est ainsi qu'ils se taillèrent un chemin et ils s'enfuirent à travers la campagne. Cette petite troupe, renforcée par des hommes dispersés des Warwicks, des Dublin et des Irish, resta trois jours entiers à une demi-journée de marche à l'arrière de l'Armée ; toutefois, par un heureux concours de bonne chance et de bonne direction, elle discerna sa route au milieu des avant-gardes allemandes jusqu'à ce qu'elle rejoignit ses couleurs à Noyon.

Tel fut le sort général de la gauche anglaise. A son extrême limite, dans l'intervalle qui la séparait de Cambrai, la cavalerie française du général Sordet avait lutté pour préserver l'aile anglaise d'être tournée. Smith Dorrien, qui galopa sur ce front durant l'après-midi, a rendu témoignage aux efforts tentés par nos cavaliers.

DERNIERS COMBATS.

Tout le front anglais sans exception prit part à la bataille du 26 août : le centre et la gauche de l'Armée auraient pu conserver leurs positions, car ils repoussèrent vaillamment les attaques les plus violentes ; leur recul fut dû aux événements qui se déroulèrent du côté de l'aile droite, sur lesquels ils n'avaient aucune influence, et qui s'étaient passés à une distance considérable. Les Allemands furent victorieux grâce à la formidable artillerie qu'ils purent concentrer à droite de l'Armée Britannique, contre la 5^e Division.

Il était un peu plus de midi lorsque cette partie de la position commença à faiblir, et les observateurs placés au centre, virent des traînards se retirer dans la direction du Cateau. En ce moment l'artillerie postée sur la droite du front anglais resta presque constamment silencieuse ; on apercevait d'importantes masses d'infanterie allemande en mouvement autour du flanc droit. Le saillant des Suffolks, « Premier Pont », était au pouvoir de l'ennemi qui de là pouvait

prendre le front en enfilade. Il n'était plus possible d'amener ni munitions, ni chevaux pour le petit nombre de canons qui restaient ; néanmoins la plus grande partie des troupes maintint ses positions avec un acharnement extrême. Une pluie abondante qui survint fut un secours plutôt qu'une gêne car elle permit aux hommes de rafraîchir leurs lèvres desséchées.

La situation de la 5^e Division était de plus en plus désespérée : il était évident qu'en restant là les troupes étaient vouées à une destruction inévitable ; d'autre part, demander à ces hommes épuisés de battre en retraite sous une telle avalanche d'obus aurait été une opération fatale, irréalisable même avec les meilleurs effectifs. La plupart d'entre eux, l'après-midi, avaient subi pendant huit heures consécutives un feu continual de schrapnells ; beaucoup s'affaiblissaient visiblement. Les officiers anxieux se haussaient avec impatience pour apercevoir un signe annonçant l'arrivée de renforts, mais un vide infranchissable les séparait de leurs camarades du 1^{er} Corps, lesquels écouteaient, le cœur défaillant, le grondement de la canonnade éloignée.

Il fallait à tout prix courir la chance de la retraite. Vers trois heures, les commandants demandèrent aux officiers et ceux-ci aux hommes un dernier grand effort. C'est le moment où un chef récolte en guerre l'amour et la confiance qu'il a semés pendant la paix. Smith Dorrien avait envoyé sa maigre réserve composée d'une batterie et de deux bataillons pour prendre une position d'arrière-garde en travers de la route du Cateau à Saint-Quentin.

Toutes les fractions disponibles qui pouvaient amener une détente, même les télégraphistes dont la tâche avait été supérieurement accomplie, furent lancées sur la ligne de couverture.

Une à une les Brigades en désordre se replièrent dans la direction du sud. Une section du 108^e d'artillerie lourde reçut l'ordre de se retirer pour agir avec deux bataillons de la 19^e Brigade afin de protéger la route de Reumont à Maretz, tandis que le 1^{er} Norfolks fut placé en échelon derrière le flanc droit dans le même but.

La 5^e Division, ayant la 15^e Brigade comme arrière-garde, battit en retraite le long de la Chaussée romaine par Maretz et Estrées ; la 3^e Division se retira par Bertry et Clary vers Beaurevoir, avec la 9^e Brigade comme arrière-garde. La cavalerie puissamment secondée par la cavalerie française de Sordet, à l'ouest, s'opposa de front à l'avance ennemie, tandis que les canons se sacrifiaient pour sauver l'infanterie en retraite. Chaque batterie était dans un enfer d'obus qui éclataient, chacune d'elles lutta aussi longtemps qu'une culasse put se fermer et un artilleur rester debout. Beaucoup d'entre elles furent dans la même situation que le 61^e d'artillerie qui, après avoir épousé toutes ses munitions, en emprunta aux caissons des batteries voisines dont les canons étaient hors d'usage. Si l'artillerie n'avait pas été là il ne serait rien resté de l'Armée, et, celle-ci anéantie, les Allemands auraient effectué une course facile sur Paris. On a dit avec raison qu'en cette pluvieuse après-midi d'août les batteries de couverture de Wing, Milne et Headlam ont orienté l'histoire future de l'Europe. — Wing avait le commandement des 33^e, 30^e, 40^e et 42^e Bri-

gades d'artillerie avec le 48^e lourd ; Milne celui des 14^e, 29^e et 32^e avec le 37^e lourd ; Headlam celui des 50^e, 27^e, 28^e et 8^e avec le 108^e lourd. Ces numéros sont dignes de mémoire, car chacun de leurs canons rendit d'immenses services ; la plupart furent laissés en ruines sur le terrain. Quelques-uns, tels ceux du 37^e d'artillerie, furent littéralement enlevés sous le nez des Allemands, à une distance de moins de cent mètres : pour avoir accompli cette action d'éclat, le capitaine Reynolds, commandant cette batterie, reçut la Croix. Successivement les pièces qui pouvaient se déplacer furent emmenées : la cavalerie protégeait la manœuvre par un feu de mousqueterie, parfois même elle retirait les canons de leur emplacement. Les cavaliers furent utilisés tantôt pour charger, tantôt comme infanterie montée pour couvrir la retraite, tantôt comme sapeurs pour creuser ou tenir une tranchée, tantôt, lorsque les circonstances le demandèrent, comme attelage d'artillerie pour emmener une pièce abandonnée. Le temps de la cavalerie exclusive est passé ; toujours un combattant brave et adroit qui peut se déplacer rapidement sera d'une très grande utilité pour ses camarades.

Telle fut la désastreuse *Bataille du Cateau*. Les pertes de l'Armée anglaise, autant qu'on peut les déduire des rapports complexes et les séparer de celles de la retraite, montèrent au-delà de 7.000 tués, blessés et disparus, parmi lesquels il faut compter 143 officiers de la 5^e Division, 92 de la 3^e et 70 de la 4^e. Une quantité considérable de matériel et 42 pièces de campagne, la plupart hors d'usage, furent abandonnés à l'ennemi.

On pourra toujours se demander ce qui serait arrivé s'il eût été possible au 1^{er} Corps de faire front avec le reste de l'Armée. La supériorité de l'ennemi en artillerie aurait probablement empêché une victoire anglaise, du moins cette victoire aurait été incomplète à cause de la position stratégique ; mais, au moins, les Allemands auraient reçu un coup violent et la retraite qui suivit aurait été rendue plus facile. — Ce fut une rencontre qui eut pu difficilement être évitée et d'où les troupes britanniques se retirèrent mieux qu'on ne l'aurait espéré. De la façon dont les choses se passèrent, ce fut un engagement que le côté le plus faible peut se rappeler sans honte ni déshonneur. Le résultat produit fut de donner à l'Armée et au Pays une plus grande confiance en eux-mêmes et en leurs chefs. Sir John French a rendu témoignage aux splendides qualités manifestées par les troupes ; l'Histoire conservera certainement la louange qu'il adressa de tout cœur à Smith Dorrien :

« Le sauvetage de l'aile gauche de l'Armée n'aurait jamais pu avoir lieu sans la présence d'un chef d'une prudence, d'une intrépidité et d'une détermination rares et extraordinaires, pour conduire personnellement l'opération. »

Ceci n'est que l'ébauche d'un ouvrage plus complet qui paraîtra lorsque les évènements le permettront. Nous prions les personnes qui connaissent certains détails particuliers de nous en informer. Écrire à M. l'abbé Ch. Lamendin, 1^{re} Section d'Infirmiers militaires, Le Dorat (Haute-Vienne).

Pour recevoir le présent numéro, s'adresser à : « Bulletin des Évacués », Sainte-Marie-La-Forêt, Angers (Maine-et-Loire).

